

COMPTES RENDUS

Mathieu VALETTE, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli, Paris – Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique » n° 24, 2006. 316 p.

M. Valette propose ici une investigation originale tenant à la fois de la tâche de l'historien et de celle de l'épistémologue, par laquelle il entend « évaluer l'hypothèse selon laquelle la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est, d'une certaine façon, la première linguistique cognitive française ». Divisée en cinq parties, cette recherche nous conduit des fondements de la problématisation guillaumienne aux développements contemporains qu'ont proposés B. Pottier, M. Toussaint et A. Culioli.

La première partie met au jour la « problématique » sur laquelle repose l'émergence des linguistiques énonciatives et cognitives. M. Valette y situe (chap. 1 : « Autour du Logos ») la linguistique au sein de problèmes qui appartiennent à l'histoire du langage et de la pensée d'une part, à celle des sciences d'autre part. Il expose ainsi l'« aporie fondatrice » sur laquelle repose la problématique de l'énonciation et de la cognition. Celle-ci apparaît comme le résultat d'une collision entre deux paradigmes complémentaires qu'elle se doit d'articuler et se trouve tendue entre l'opposition aristotélicienne de la puissance et de l'acte et l'opposition classique du déterminisme (mécanisme) et du mentalisme (finalisme). M. Valette brosse ensuite (chap. 2) un tableau de l'énonciation en France au xx^e siècle et montre comment celle-ci s'est construite dans la critique de la formule finale du *Cours* de Saussure et dans une prise en compte toujours accrue des notions d'actualisation et de sujet parlant.

Dans la seconde partie (« Pensée et langage chez G. Guillaume ») est dressé un panorama général du corpus guillaumien (chap. 3), divisé en deux grandes périodes articulées autour de l'année 1938. Ce choix, qui n'était pas celui de Guillaume, met en avant, non plus la découverte du temps opératif, mais celle du « mouvement oscillatoire » singulier-universel-singulier qui permettra de proposer un ensemble de solutions aux problèmes posés au cours de la première période. Dès lors, de l'intérêt porté aux actes de langage découle non pas tant une « théorie de l'énonciation », mais « une *problématique* énonciative », source potentielle « d'une ou de plusieurs théories ». Examinant ensuite (chap. 4 : « De la pensée à la cognition ») la relation de la théorie à la problématique ancillaire du langage et de la pensée, il rappelle que, pour la psychomécanique « il y a un palier ontologique infranchissable ». Il convient alors d'interroger la notion de « saisie » et les deux concepts fondamentaux que sont le « temps opératif » et le « tenseur binaire radical ». Mais surgit une tension opposant idéalisme et matérialisme, qu'approfondit le chapitre suivant (« Enquête sur l'orientation matérialiste »). Évoquant l'intérêt tardif de Guillaume pour le « substrat neurologique », M. Valette en interroge la genèse aussi bien que les « motivations » et montre que c'est le postulat d'une isologie du neuronal et du linguistique qui révèle l'invitation de Guillaume à participer à « l'avènement des sciences cognitives naissantes ».

La troisième partie de l'ouvrage (« Le langage automate ») aborde la problématique cognitive propre à la psychomécanique. L'auteur y envisage (chap. 6 : « La psychomécanique et la cybernétique ») les relations avec la cybernétique. Une telle mise en regard permet de comprendre cette volonté de « conjuguer deux ensembles de phénomènes apparemment contradictoires », les « mécanismes psychiques » d'une part et l'« intentionnalité de

l'homme pensant et parlant » d'autre part. Pour autant, Guillaume oppose finalement le constat d'un « échec du projet cybernétique », lié à la nécessité de prendre en compte la phénoménologie du langage. Sa prise en compte, dans le chapitre suivant (« Essai sur l'autonomie »), introduit ainsi la « dimension énonciative et cognitive de la théorie guillaumienne ». Celle-ci tient en large part à une approche « auto-organisationnelle » du langage, « automatisable » à partir des propositions de Varela sur le système nerveux, et révèle enfin, outre les affinités déjà reconnues avec l'épistémologie piagétienne, une parenté certaine avec les « nouvelles sciences ».

La quatrième partie (« Vers une problématique générale de la cognition ») aborde certains des thèmes « constitutifs de la cognition guillaumienne ». M. Valette examine tout d'abord la notion d'« avant-science » (chap. 8), qu'il présente comme l'illustration d'une confusion postulée entre méthodologie et gnoseologie et qui situe ainsi Guillaume dans la tradition d'une épistémologie à la française. De cette avant-science, qui n'est autre que le langage, découle la constance d'un inconscient supportant les opérations de mécanique intuitionnelle et de théorisation impliquées dans la construction de cette théorie qu'est une langue. Aussi bien le chapitre suivant est-il consacré à cet « inconscient agissant » (chap. 9), lequel, s'il demeure « un ensemble hétérogène de notions non finalisées », n'en manifeste pas moins la volonté théorisante de G. Guillaume autant que la dimension « causatrice » de la systématique.

La dernière partie de l'ouvrage présente trois successeurs de cette linguistique cognitive « à la française » : B. Pottier, M. Toussaint et A. Culioli (chap. 10, 11 et 12). Pour chacun d'eux, en effet, se pose la question de l'accès à la cognition, c'est-à-dire à un amont de la langue, et, si cela les réunit, c'est aussi ce qui les distingue. Ainsi, si pour B. Pottier, l'étude de ce niveau prélinguistique (la conceptualisation) est au principe de sa théorie, M. Toussaint – en cela moniste et matérialiste – en fait en revanche l'économie, tandis qu'A. Culioli refuse de faire de ces représentations mentales un objet de la linguistique. De fait, ces deux derniers demeurent, à cet égard, plus proches de G. Guillaume.

Avec cet ouvrage, M. Valette a entrepris de montrer qu'il existait bien, en marge des avatars étasuniens, une linguistique énonciative et cognitive « à la française », initialement problématisée par G. Guillaume et poursuivie depuis, notamment sur fond de catastrophisme. Mais, évoquant les travaux de F. Rastier, il n'en rappelle pas moins que cette linguistique cognitive « en devenir » connaît déjà certaines alternatives prometteuses.

Thomas VERJANS
Paris IV

Jean-Claude CHEVALIER avec **Pierre ENCREVÉ**, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva – Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS éditions, 2006, 424 pages.

L'ouvrage de J.-C. Chevalier et P. Encrevé est la suite lointaine d'un article publié par ces derniers en 1984 dans une livraison de *Langue française* consacrée à l'histoire sociale de la linguistique (*Langue française* 63, Paris, Larousse, 1984). Pour d'évidentes raisons de volume, les objectifs de ces deux travaux ne sont pas les mêmes : la monographie permet un propos moins dense, plus vivant sur l'histoire de la linguistique, tout en prolongeant les ambitions scientifiques de l'article.

Le livre se démarque par sa structure composite, qui offre de multiples entrées et autorise un parcours non linéaire ; la première partie est constituée de la restitution *verbatim* de quatorze entretiens menés par les auteurs auprès de grandes figures de la linguistique en 1982 ; l'ensemble est précédé d'une ample introduction de J.-C. Chevalier et suivi d'une courte synthèse. La seconde partie reproduit intégralement l'article publié dans *Langue française* et le fait suivre d'une discussion de clôture entre les deux auteurs.

Dans son introduction aux entretiens, J.-C. Chevalier présente les fondements épistémologiques de l'enquête ; il explique comment les sujets interrogés ont été choisis selon leur implication (plus ou moins directe) dans la création des grandes revues du début des années 1960. L'optique bourdieusienne du propos justifie ce choix dans la mesure où cette implication témoigne de la possession d'un important *capital symbolique* au sein du champ linguistique. Dans une perspective plus historique que sociologique, le propos liminaire esquisse en outre un rapide portrait de la discipline destiné à mieux cerner les trajectoires individuelles. La période qui s'étend de 1900 à 1945 est celle d'une coexistence nourrie d'indifférence mutuelle entre la linguistique et la philologie. Des personnalités toutes-puissantes, Meillet et Brunot, résumant à elles seules les deux disciplines et leur clivage. Mais, à juste titre, l'auteur ne met pas l'accent sur le rôle des individus dans l'histoire scientifique ; il met en lumière celui de l'institution : pendant près de cinquante ans, et même au-delà, la résistance à la linguistique est le fait d'une université omnipotente (la Sorbonne) et d'une institution centrée sur la formation philologique des enseignants. La « récréation » du CNRS en 1944 libère la recherche du carcan des facultés et ouvre la voie à des projets ambitieux. La révolution qui s'engage ensuite fera peu à peu de la linguistique le modèle de toutes les sciences humaines.

Les portraits qui suivent laissent aux agents de cette révolution le soin de raconter eux-mêmes leurs « combats pour la linguistique ». À ce titre, la sélection des interviewés reproduit bien la diversité du champ disciplinaire, chacun portant en lui une part de l'histoire générale : André Martinet, qui entre en linguistique dans le tumulte déclenché par les propositions du Cercle de Prague et quitte rapidement Paris pour Columbia, représente aux côtés de Maurice Gross et Nicolas Ruwet la part la plus américaine du domaine français. Quant à André Reboullet, il dote ce qui deviendra le « FLE » d'un capital inestimable en l'espèce de la revue *Le français dans le monde* ; il est à cet égard l'un des pionniers français d'une discipline, tout comme Georges Straka ou Gérard Antoine le sont pour la phonétique ou une certaine stylistique. Cas rare à l'époque, Jean Stéfanini illustre pour sa part la trajectoire d'un grand linguiste resté loin du tumulte parisien. Tout aussi loin de Paris, Bernard Quemada et Algirdas-Julien Greimas, non-agrégés tous deux et peu favorisés de ce fait par l'institution, seront pourtant à l'origine de projets très ambitieux et couronnés de succès : l'INALF pour l'un, et la sémiologie française pour l'autre. Précisément, la vie et l'œuvre d'une autre linguiste, Julia Kristeva, croise le destin de cette discipline nouvelle et de ses acteurs (Barthes au premier chef). À ces portraits s'ajoutent enfin ceux de linguistes mieux établis dans l'institution mais non moins influents : Antoine Culioli, Jean Dubois, Jean Perrot ou encore Bernard Pottier. Caciques, marginaux ou exilés, ce sont en tout quatorze regards croisés qui se nuancent, se répondent ou s'éclairent, et finissent par constituer le tableau vivant de toute une discipline. Pour clore ce parcours, J.-C. Chevalier se tourne vers les legs saussurien et rappelle son rôle dans la construction du champ linguistique, soulignant en particulier la coexistence problématique d'un Saussure du *CLG* aux côtés d'un Saussure réputé « authentique ».

La seconde partie de l'ouvrage reproduit tout d'abord l'article de 1984 et son analyse proprement sociologique des données de l'enquête. Il en ressort principalement qu'à la fin des années 1960, dans un contexte prospère, la recherche a investi les universités, délaissant la philologie pour une linguistique générale et synchronique, tandis qu'elle s'ouvrait à des acteurs nouveaux, savants d'horizons divers dont la trajectoire n'avait emprunté aucune des étapes usuelles (ENS, agrégation). Dans le même temps, l'importation des linguistiques étrangères façonnait une nouvelle génération de linguistes, tournés pour la plupart vers les États-Unis. Pour

réunir ces différentes perspectives, J.-C. Chevalier et P. Encrevé se livrent à un dernier entretien, au cours duquel ils reviennent ensemble sur les problèmes méthodologiques rencontrés dans leur tâche. En premier lieu, ils admettent que le critère choisi pour élire les agents du champ linguistique puisse être imparfait. En effet, la « coalition » des créateurs de revue peut se révéler n'être qu'un construit des enquêteurs ne rendant pas exactement compte de la structuration du champ. J.-C. Chevalier le reconnaît volontiers, ayant par ailleurs conduit une autre enquête fondée cette fois sur le critère du rattachement au CNRS. À soi seul, aucun de ces critères ne résume (fort heureusement) la distribution du capital symbolique dans le champ linguistique. Et de fait, certains linguistes peu visibles dans l'institution au moment de l'enquête sont absents du volume mais ont, depuis lors, conquis des places de tout premier plan. Pour les auteurs, le cas de Claude Hagège illustre parfaitement cette imperfection du protocole d'enquête. De leur aveu, par ailleurs, s'il est indiscutable que les savants choisis ont (inégalement) influencé la discipline, les revues qu'ils ont créées, quant à elles, ne l'ont pas changée fondamentalement – mais il est possible qu'elles aient surtout perdu une part du statut de signe ou d'organe qu'elles avaient à leur création, puis dans les années 1970. Comme le souligne P. Encrevé pour conclure, certains faits échappent quoi qu'il arrive à toute prédiction ; le développement institutionnel du français langue étrangère en est un exemple. À l'inverse, d'autres phénomènes sont lisibles à grande distance : c'est le cas par excellence d'une révolution annoncée telle que l'émergence des sciences cognitives. Il n'y a pas lieu de déplorer cette disparité ; bien au contraire, celle-ci constitue un défi pour l'historiographie et elle confère toute sa légitimité à une science dont J.-C. Chevalier est l'une des grandes figures : l'histoire de la linguistique.

Par sa nouveauté, par les témoignages qu'il renferme, par la vie même qui se dégage des entretiens retranscrits, l'ouvrage que J.-C. Chevalier cosigne ici avec P. Encrevé occupe une place de premier ordre dans la réflexion sur les sciences du langage. Pour le linguiste, l'intérêt qu'il présente est multiple : c'est d'abord celui de percevoir un mode d'organisation sociologique de son champ. Au plan épistémologique, par ailleurs, ce travail permet de remiser le postulat objectiviste selon lequel les idées ne disparaissent ou ne s'imposent que par leurs propres vertus ; bien au contraire, en donnant corps et âme aux théories, les auteurs ont constamment à cœur de montrer combien la volonté d'un homme, mais surtout la puissance d'une institution, peuvent peser sur la fortune d'une pensée.

Antoine GAUTIER
Université de Caen

Mireille RUPPLI, Sylvie THOREL-CAILLETEAU, *Mallarmé, la grammaire et le grimoire*, Genève, Droz, 2005, 231 pages.

Mallarmé, la grammaire et le grimoire : *grammaire* ne surprend pas, on sait l'importance que Mallarmé lui a accordé dans ses recherches, mais *grimoire*, associé au premier terme, semble plus énigmatique. Le grimoire, apprend-on dès l'introduction, est le livre alchimique conçu pour permettre la négation du hasard, but ultime du poète. Pour Mallarmé, le grimoire est avant tout grammatical, poésie et linguistique y sont intimement mêlées. Certes, il s'agit là d'un lien évident mais « dont l'évidence actuelle voile encore la nouveauté » (p. 17). Ainsi, la démarche de l'ouvrage vise-t-elle ce dévoilement. Mireille Ruppli et Sylvie Thorel-Cailleteau proposent une exploration de la linguistique mallarméenne en ce qu'elle fixe les conditions d'une poétique nouvelle, pratique réflexive et démonstration de la « divinité de l'esprit humain ».

Cette entreprise s'engage par un vaste parcours chronologique dans l'œuvre de Mallarmé, non pas dans sa production poétique mais dans les entreprises inachevées et les textes théoriques. Après un rappel de l'influence de Poe et de Baudelaire, le parti pris devient clairement linguistique. L'enjeu consiste à saisir les réflexions de Mallarmé sur la langue, dans la pensée linguistique et scientifique de son temps. Définissant leurs rapports avec minutie et acuité, certaines articulations dans le cheminement de la pensée mallarméenne, que la critique avait jusqu'alors traitées avec rapidité, se découvrent avec une pertinence nouvelle. A ce titre, les auteurs revien-

nent, par exemple, sur la notion de fiction venue de la lecture de Descartes. Elles démontrent, à la lumière des travaux des sciences du langage de l'époque, que « c'est l'invention de la linguistique moderne qui permet à Mallarmé de reprendre et de réorienter le concept cartésien » (p. 70). Elles envisagent, en particulier, la portée des études sur l'indo-européen ou des travaux de Bopp ou Brachet, entre autres, dans les réflexions mallarméennes. L'intérêt de Mallarmé pour « les dieux antiques » se révèle sous l'influence de Müller, à travers Cox (chap. 7). Leurs analyses prouvent là encore à quel point la question est linguistique : l'univers des mots étant distinct de celui des choses, la langue, moteur de la mythologie a bien créé le divin sur le Néant. L'idée de la divinité de l'esprit humain, inventeur de la fiction se fonde dans les réflexions sur le langage.

Mais l'ouvrage ne s'en tient pas là. L'étude linguistique ouvre vers une démarche plus stylistique qui étudie certaines métaphores ou certains motifs chers au poète, tels que l'éventail ou la fleur. Il s'agit de ressaisir l'évolution de la poétique mallarméenne après qu'elle eut écarté la tentation du chant. Suivant les pas d'un Mallarmé théoricien du vers, l'ouvrage conduit le lecteur à envisager « le vers », « le champ de la page » jusqu'au blanc, cet « autre ciel » (chap. 11 à 13). Au fil de ce cheminement, l'étude stylistique et poétique met l'accent sur la construction d'une pensée du texte rompant avec l'idée du chant continu. Le concept mallarméen de « structure » est en particulier traité ici d'un point de vue poétique. En montrant comment s'élabore une parole silencieuse, Mireille Ruppli et Sylvie Thorel-Cailleteau rendent compte de l'idée fondamentale de mobilité. Celle-ci ressortit à la syntaxe mais provient également des réflexions menées sur le langage, qui, en amont, avaient conduit le poète-linguiste à théoriser un « double état de la parole ». L'ouvrage n'en oublie cependant pas sa méthode, les motifs et les métaphores utilisées par Mallarmé continuent à se faire les sésames d'une poétique ardue. Là, l'orage et l'éclair permettaient d'appréhender le vers, ici, l'obscurité et la lumière définissent l'enjeu de la poétique mallarméenne. C'est ainsi qu'il faut percevoir le présupposé alchimique contenu dans le titre et dont les références abondent dans l'œuvre et la correspondance du poète : celles-ci « permettent de saisir en quoi consiste la singulière entreprise du poète : extraire la racine de cette matière particulière du langage, ce qui se confond avec la réalisation d'un livre musical, où la signification se défait au profit de l'installation d'un sens entendu comme circulation, afin qu'advienne le monde dans sa réalité » (p. 204).

Aborder la poétique de Mallarmé à travers un prisme résolument linguistique était une tâche nécessaire. Mais s'il contribue à enrichir les études mallarméennes, *Mallarmé, la grammaire et le grimoire* invite aussi à penser au-delà. Il suggère, en filigrane, et à l'image de sa méthode, des rapprochements, à travers la métaphore de l'automate par exemple, ou en convoquant le concept d'organisme, fécond dans la littérature scientifique de l'époque et abondamment utilisé dans la théorie littéraire du siècle.

Jean-Baptiste GOUSSARD
Université de Bourgogne

La Marque – Créer et développer son identité, par Benoît SAINT-HILAIRE, Paris, Librairie Vuibert, Collection Lire Agir, 2005, 222 pages.

Cet ouvrage n'a pas de visée scientifique, puisqu'il est destiné au monde de l'entreprise : la marque, c'est un nom d'entreprise, ou de produit. Dans la société de consommation, elle permet l'identité, mais aussi l'existence, surtout à l'époque de la mondialisation. Alors pourquoi rendre compte de ce livre dans une revue universitaire comme *l'Information grammaticale* ? C'est que Benoît Saint-Hilaire fait le lien entre ces deux univers si dissemblables, en définissant la notion de marque à partir des principes linguistiques liés à la théorie du signe. Effectivement, la marque s'inscrit à sa manière dans le langage, puisque c'est un nom que l'on crée. De cette création dépend largement la vie même du produit, et donc de l'entreprise. L'auteur se livre à une présentation logique et progressive de son fonctionnement au sein de la réalité humaine et économique.

Il est fort intéressant de voir ainsi des notions linguistiques expliquées à des lecteurs sans but spéculatif, mais au contraire pratique. L'ouvrage est très pédagogique, bien structuré, plein de bon sens, et se lit sans ennui. Les étapes des définitions et des conseils sont soulignées, il y a de très nombreux tableaux, et des exemples clairement commentés.

L'ouvrage, comme le précise l'auteur en Avant-propos, se divise en deux parties : une partie théorique de trois chapitres explique progressivement ce qu'est une marque, et une partie pratique de cinq chapitres expose la méthodologie nécessaire à la création de la marque. Je m'étendrai plus sur les deux premiers chapitres.

Le premier chapitre est un résumé très bien fait, en une vingtaine de pages, des théories du signe, depuis Platon jusqu'à nos jours en passant, bien sûr, par Saussure et Peirce, ou encore Jakobson. C'est ainsi qu'on va de la notion de signe à la notion de marque, la marque relevant des trois catégories de Peirce : l'icône à cause du logo qui l'accompagne, l'indice puisqu'on la trouve sur le produit, le symbole puisqu'elle renvoie par convention à un produit ou à une entreprise. Outre les références à des linguistes bien connus, BSH avance plusieurs points d'une théorie qui lui est propre : une théorie des deux univers (monde matériel vs monde mental), des règles de compensation et d'équilibre, qui peuvent sembler un peu simplistes sur le plan linguistique, mais dont on voit bien le caractère opératoire dans le champ de l'ouvrage. Comme on pouvait s'y attendre, parmi les fonctions de la communication, la fonction poétique est particulièrement requise, mais aussi la fonction conative, à cause de la publicité. Toutes les précisions théoriques sont données sans que jamais soit perdu de vue l'objet du propos : la création d'une marque réussie.

Le deuxième chapitre est consacré à la notion de marque, avec un intéressant historique, qui remonte à la Chine du troisième millénaire avant Jésus-Christ. La valeur qui, comme à tout nom, s'attache à la marque et relève de l'identité est aussi à l'origine de phénomènes induits, telle la douleur – douleur physique lorsqu'il s'agissait du marquage des bêtes, mais aussi douleur morale, lors des fusions d'entreprises, pour des raisons d'identification. Toujours dans l'ordre psychologique, il y a toute la connotation sociale liée à la marque, qui prend une place si considérable de nos jours, et qui modifie, par une valorisation connexe, le réel du produit lui-même. Il se crée ainsi des dizaines de milliers de marques en France chaque année, et donc autant de nominations qui doivent obéir à des critères précis, et en particulier ne pas se superposer. Il en existe de types très différents, que l'auteur étudie selon la logique des fonctions de Jakobson, ce qui donne un tableau très suggestif des fonctions de la marque (par exemple, fonction narcissique lorsque la marque est centrée sur l'émetteur, c'est-à-dire l'entreprise, type *Champion*). Ces noms, comme le montre BSH, se situent « entre nom commun et nom propre » : le nom de marque « partage le statut du nom commun en référant à une multitude d'objets similaires – il y a des millions de *Clio* – et celui du nom propre puisqu'une *Clio* est unique parmi les *Toyota*, *Corolla*, *Zafira* [...] ». Se pose alors la question de l'antonomase. L'antonomase (pensons à *Frigidaire*) est, pour une marque, le signe de son succès, de même que la métonymie est, pour un artiste, le signe de sa notoriété.

Le chapitre 3 se penche sur la notion d'identité, et ce que BSH appelle « le bloc identitaire originel » : le nom, le logo et la signature (c'est-à-dire le court syntagme qui accompagne l'ensemble).

Le chapitre 4 envisage le côté pratique : c'est la phase préparatoire à la création de la marque. Il débute par quelques rappels simples concernant l'acte de nomination, puis en vient à une stylistique des noms de marques : BSH fait tout un relevé des tropes et des figures en jeu dans la fabrication de ces noms (symétrie, palindrome, cryptogramme, pléonasme, paradoxe, oxymore). Mondialisation oblige, les marques voyagent, et les mots rejoignent alors des langues autres, et cela nous vaut des évocations croustillantes, comme ce laboratoire d'optique japonaise appelé *Hypercon*, ou ce collyre nommé *Bisocul*.

Au chapitre 5, il s'agit de la phase créative elle-même, avec les conditions de *brainstorming* ou « remue-méninges ». Les trois derniers chapitres sont

très brefs et beaucoup plus techniques, pour envisager l'un les aspects juridiques, avec la présentation des différents organismes garants de la propriété des marques, le suivant la différenciation d'avec les domaines définis par Internet, et le dernier la gestion de la marque.

La conclusion insiste sur la valeur de la marque dans un monde de communication.

Le Lexique, en fin de volume, explique fort clairement les notions linguistiques au lecteur de l'entreprise... pour lequel ne posent pas problème, sans doute, des mots et expressions restées pour moi opaques : *corporate*, *veille de marque*, *business plan*, *plan marketing*, *prise de brief*. La nature de l'ouvrage rend par ailleurs inévitables des néologismes dont je ne suis pas friande (*rassurance*, *mapping*, *vestmentation*, *graphématique*) ou des expressions contournées (*Les thèmes sur lesquels se positionnent ces visuels* à la place de « Les thèmes que proposent ces images »)

Cet ouvrage, pour un lecteur universitaire, apporte un point de vue inhabituel sur la manière dont les domaines que nous envisageons d'ordinaire de manière spéculative, littéraire ou esthétique, peuvent être investis dans la vie d'une société de consommation qui paraît brutale et uniforme, et qui se révèle ici dans des nuances inattendues mais aussi étrangement familières.

Michèle AQUIEN
Université Paris XII-Val de Marne

Peter LAUWERS, *La Description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique. Étude historiographique et épistémologique de la grammaire française entre 1907 et 1948*, Leuven-Paris-Dudley, Peeters (Orbis/Supplementa 24), 2004, XXII-778 p.

Le titre de ce volumineux ouvrage en dit le contenu : il s'agit pour son auteur (dorénavant PL) d'étudier la période au cours de laquelle la description grammaticale du français tente de se constituer comme science, à partir d'un corpus de vingt-cinq grammaires sélectionnées selon les critères suivants : (1) ouvrage de référence, offrant (2) une description (3) globale et (4) ordonnée (5) de la structure morpho-syntaxique (6) du français (7) moderne (p. 14). On y trouve aussi bien de très gros morceaux, comme *La Pensée et la langue* de F. Brunot, l'*E. G. L. F.* de Damourette et Pichon, *la Syntaxe du français moderne* des Le Bidois ou *Le Bon Usage* de Grevisse, que des ouvrages moins ambitieux, comme la *Grammaire de l'académie française* ou la *Grammaire française* de Radouant. Vu l'hétérogénéité de ce corpus, et malgré la critériologie rigoureuse mise en œuvre, l'on est quand même en droit de se demander si l'on compare ce qui est comparable. Cet ensemble, qui inclut des grammaires allemandes (Plattner, Haas, etc.) et anglaise (Sonnenschein) moins familières au public français (ce qui donne lieu à des aperçus comparatifs féconds sur « l'altérité profonde de la tradition grammaticale allemande », p. 45) est magnifiquement présenté (p. 701-714) – éditions, tirages et littérature critique ou bibliographique – et constitue déjà en soi un apport utile aux chercheurs. La délimitation de la période considérée est justifiée de façon convaincante (p. 10-21), même si ce type de décision n'échappe pas entièrement à l'arbitraire : si le *terminus a quo* (1907) est marqué par le premier *Cours* de Saussure, le *terminus ad quem* ne bénéficie pas d'un repère aussi précis, mais les années d'immédiate après-guerre, marquées par de nombreuses publications retardées du fait des événements, marquent indiscutablement la fin d'un cycle, historique et culturel, en même temps que le terreau sur et contre lequel s'implantent et se développent les grands modèles linguistiques à portée généraliste, guillaumien (dès la période considérée) et génératif (dans le milieu des années 1950), sans oublier Tesnière et sa grammaire de dépendance. Compte tenu de son volume, je me restreindrai à une grossière présentation de cet ouvrage, en abdiquant à contre cœur l'approche critique qu'il mérite ; ce sera toutefois sans trop d'état d'âme, tant la qualité de ce travail laisse peu à redire.

Une longue partie théorique (p. 1-50) pose les concepts et la méthode historiographiques utilisés. PL est en effet soucieux d'explicitier sa démarche – et il le fait avec beaucoup d'honnêteté, autant qu'on puisse en juger –,

notamment en discernant la part d'interprétation qui s'agrège inévitablement à toute approche objective des faits (p. 32-42), par exemple lorsqu'il s'agit de « déterminer l'orientation théorique globale des grammaires » (p. 37) avec un outillage forcément anachronique ; des précautions doivent en particulier être prises dans le maniement de la nomenclature (p. 47). Si PL n'exclut pas le recours aux données « sociales », qui font l'objet du chap. 2 (p. 51-108) et qui « humanisent » la matière traitée en même temps qu'elles contribuent à en éclaircir certains aspects (p. 43), il privilégie néanmoins largement l'histoire interne de la « production grammaticographique » sélectionnée (p. 43) ; il s'agit en particulier pour lui de « capter l'ossature de la description » (p. 31), par une étude « transversale (par concepts et non pas par grammaire) » des œuvres du corpus (p. 2 et p. 44), qui obéit à un protocole très strict dont le modèle est donné aux p. 697-700.

Dans le chap. suivant (p. 51-108), l'auteur aborde en préalable son sujet sous l'aspect socio-historique. J'attire l'attention sur l'étude prosopographique (p. 71-88) qui dégage les traits pertinents de la biographie des auteurs (formation, carrière, lieu d'exercice), dont certains sont plus atypiques qu'on ne l'imaginerait (Hermant, Galichet, Le Bidois, Damourette et Pichon) et seraient aujourd'hui, à grand dommage pour d'aucuns, impitoyablement relégués au rang infamant d'*amateurs*. C'est aussi le cadre, académique et commercial, de la production grammaticale qui est ici examiné (institutions, revues, éditeurs). PL décrit la situation, d'abord surprenante pour nos contemporains qui ne tarderont peut-être pas à la connaître à leur tour, d'un enseignement de la langue française passablement marginalisé, y compris, voire surtout, dans l'Université. On relative beaucoup en tout cas l'idée selon laquelle la première moitié du xx^e siècle aurait été l'âge d'or de la grammaire. De 1903 à 1948, on soutient en France 1,24 thèse de linguistique par an (p. 101) et, dans toute cette période, 4 thèses – dont une seule à Paris – de morpho-syntaxe sont défendues (p. 103). Les « amateurs » occupaient donc un terrain que les universitaires défendaient mollement. PL ne se borne pas à aligner des statistiques : il creuse ces données à la recherche de causes, qui s'avèrent largement institutionnelles, et souligne le rôle de quelques-uns dans la réhabilitation de cet enseignement (Brunot, Dauzat).

On entre dans le vif du sujet avec le chap. 3 (p. 109-264) qui examine « le dispositif épistémologique global » qui sous-tend l'analyse de la phrase et de ses parties pendant la période envisagée. Pour le dire en bref, ce chapitre extrêmement dense dégage les principes communs à l'analyse grammaticale mise en œuvre par la plupart des grammairiens du corpus. La thèse centrale de PL est que cette analyse, héritée en partie de la « double analyse » logique-grammaticale des grammaires scolaires du 19^e s., est « bidirectionnelle » (présentée en détail aux p. 127-149) : descendante (segmentation logique de la proposition) et ascendante (étiquetage linéaire de la chaîne de mots avec établissement de rapports locaux entre ceux-ci) ; faiblesse (comme il sera montré) qui survit à la délogification progressive de l'analyse grammaticale dans le courant du xix^e siècle (p. 118). Méthodologiquement insuffisante (elle néglige la constitution syntagmatique, ignore la récursivité) et contradictoire (p. 123-125, p. 150-155, application à la notion de complément), cette analyse bifide peine à établir une continuité de la phrase au mot. Au cours de la période considérée, cette schizophrénie, pour le dire comme PL (p. 166), à laquelle l'auteur assigne des causes lointaines (p. 171), est perçue par certains grammairiens qui tentent d'y remédier de deux façons, en définissant le syntagme par sa tête (p. 172-206) ou par sa fonction (p. 207-225), sans toutefois sortir totalement du schéma bidirectionnel (p. 259).

Les deux chapitres suivants (un régal pour le grammairien) mettent en application cette grille de lecture sur les fonctions (p. 265-412) et les parties du discours (p. 413-462). Chaque section de ces chapitres constitue une petite monographie (par exemple sur le vieux [?] couple sujet apparent/sujet réel, p. 293-304 ou le déterminant et l'article, p. 437-448). Comme le gros de notre vocabulaire grammatical provient des ouvrages examinés, que nos contemporains ne trouvent pas toujours le temps de (re) lire, ce retour aux sources, synthétique et critique, est particulièrement intéressant, même si l'auteur ne prétend pas à l'exhaustivité thématique, et se consulte comme une encyclopédie grammaticale.

Si le chapitre 3 tentait de définir des principes sous-jacents d'analyse, le chapitre 6 (p. 463-560) dépeint la méthode descriptive – en s'appuyant, pour établir le 'score' des grammairiens en divers domaines, sur un appareillage statistique assez sophistiqué dont il est loisible au profane de ne retenir que les conclusions –, par exemple la nouveauté terminologique, la fréquence et la nature des définitions, le rôle des tests grammaticaux (p. 481-496). Très judicieusement, PL s'intéresse également à la manière dont les grammairiens tentent de rendre compte des « faits rétifs à l'analyse » (p. 510-558) – pléonasmes syntaxiques, mots explétifs, ellipses (p. 543-551) – offrant ainsi un panorama aussi complet que possible de la méthode et de la réflexion grammaticale en la première moitié du xx^e siècle. Le chapitre suivant (p. 560-663) complète le propos en donnant un classement des grammairiens du corpus « selon la doctrine linguistique [psychologique, sémantique, structuraliste, etc] qu'elles véhiculent » ; est en particulier examinée l'influence du CLG de Saussure (p. 639-649).

Outre le sérieux de sa base scientifique (inutile de dire que la bibliographie est soignée [735-760]), la rigueur de l'argumentation et son parti pris d'explicitation méthodologique et conceptuelle, l'ouvrage de PL se recommande par son souci pédagogique : annonces de plan et synthèses permettent de s'orienter commodément. Le dernier chapitre (p. 665-691) est lui-même tout entier une synthèse de la recherche, commode, par laquelle je conseille d'entrer dans l'ouvrage. Au total, un bien beau livre, donc, qui évalue – une fois n'est pas coutume ! – les professeurs de grammaire et nous invite, en revenant aux sources de notre discipline, à scruter notre propre pratique, inévitablement sédimentaire, à notre insu presque toujours, pour en critiquer loyalement la cohérence.

Stéphane MARCOTTE
Paris IV

Olivier SOUTET (éd.), *La Langue française au prisme de la psychomécanique du langage*, Paris, Larousse (Langue française 147), septembre 2005, 128 p.

L'introduction d'O. Soutet aux sept contributions de cette livraison de *Langue française* rappelle en termes clairs la place controversée mais incontestable de la pensée guillaumienne dans la recherche linguistique contemporaine. Je serais tenté d'ajouter, à ce préambule, que le guillaumisme ambiant ne puise malheureusement pas toujours aux sources, et ce volume, en lui-même stimulant, est aussi une invitation à pénétrer sans intermédiaire dans l'une des pensées les plus fascinantes du xx^e siècle.

En prémices d'un débat plus vaste sur le rôle de la composante mentale dans la description du fonctionnement du langage, Samir Bajrić (p. 7-18) nous offre, dans le cadre guillaumien, une réflexion prometteuse sur la notion centrale d'*intuition* (en) linguistique ; centrale, parce que notre rapport au discours (particulièrement lorsque nous communiquons dans un idiome acquis et non appris, p. 17) est conditionné par un objet mental, la langue, auquel ni la perception ni le raisonnement ne donnent accès. S. B définit trois niveaux d'intuition (p. 16-17) : énonciative (par laquelle nous *produisons* des énoncés conformes sans participation consciente) ; heuristique (par laquelle nous *jugeons* les énoncés produits conformes ou non au modèle que nous avons intériorisé, étant entendu que les jugements d'acceptabilité varient d'un locuteur à l'autre, que l'intuition est donc par nature mouvante) ; analogique (par laquelle l'observateur de la langue *interprète* contrastivement les faits). Il serait intéressant de confronter cette typologie à la notion générative de *grammaire*, non moins pertinente pour appréhender ces questions d'acceptabilité linguistique et d'intuition de l'acceptable.

Avec la clarté et la rigueur qu'on lui connaît, Olivier Soutet propose un pan de réflexion fondamentale sur le système de représentation guillaumien, dont le pivot est le *tenseur binaire radical* (p. 19-39), double vecteur orienté d'un *avant* vers un *après*, dessinant assez souvent, par la succession de deux mouvements, à l'*étroit*, particularisant, puis *au large*, généralisant, un circonflexe inversé sur lequel sont ordonnées les saisies idéogénétiques et morphogénétiques des mots de langue. Cette figure étant familière

aux grammairiens (pour la représentation de l'article, par ex.), une telle synthèse historique et épistémologique sur le sujet est bienvenue. (Qu'il me soit permis de renvoyer aussi à l'évaluation fonctionnaliste du système par Henry G. Schogt, *La Linguistique* [1965, 1], p. 55-74.) En outre, O. S. se propose de recourir – ce que n'avait pas fait Guillaume – à ce double tenseur pour la représentation de la chronogénèse. Ne pouvant entrer ici dans le détail, je dirai seulement que la tentative, qui résout élégamment la complexité du schéma guillaumien et qui rend compte aussi bien de la gestation de la temporalité que de celle de la personne, me convainc personnellement. L'auteur annonce des développements qui devraient confirmer son parti.

Annette Vassant, qui fit partie de la poignée de braves auxquels nous devons la publication de la *Systématique* de Moignet, poursuit ici (p. 40-67) une réflexion de fond sur les concepts, guillaumiens s'il en est, d'*incidence* et d'*extensité*. Après avoir rappelé l'indéniable affinité de la pensée de Guillaume avec celle des modistes ; après avoir souligné que cette pensée *in progress* est dans la recherche constante d'une parfaite adéquation à son objet, la *forme* de la langue, en son ultime abstraction, A. V. entreprend de lire et de relire les textes fondateurs du maître sur les notions précitées, faisant au passage mainte remarque utile sur le mot, les parties de langue, la personne, la référence, etc. Sans entrer dans le détail d'une argumentation qui ne sacrifie jamais l'*honnête* au *brillant*, on retiendra qu'elle défend entre autres (contre Marc Wilmet) l'idée que l'*extensité* guillaumienne, dont l'article est détenteur et qui s'ajoute aux marques de genre et de nombre, indique, indépendamment de la quantité du référent, la valeur d'emploi du substantif en discours, grâce à la saisie opérée par l'article en un point quelconque du bien connu tenseur binaire radical qui ordonne le couple *un/le*, selon un mouvement d'abord particularisant puis généralisant. L'ultime section de cet art. (p. 63-64) évoque le problème complexe de la relation entre substantif et article ; il mériterait des développements que nous suggérons vivement à l'auteur d'offrir à ses lecteurs¹.

Dans une étude originale, et partant stimulante, Marie-Luce Honeste (p. 68-83) relève un défi : constituer, sur la base de la théorie guillaumienne du mot, une sémantique lexicale sans recourir à la subduction ni aux opérateurs de la lexicographie classique. Son objectif : définir le « schéma conceptuel intégré » de chaque lexème (son identité complète, sous-catégorisation, aire sémantique de pertinence, etc.) par soustraction des informations contextuelles qui occultent son signifié (Sé) de langue ; que reste-t-il, une fois déduit ce qui s'attache non au mot mais à son environnement ? J'avoue n'être pas convaincu par la démarche (1) qui ne distingue pas *dans les faits* les lexèmes dont le Sé peut être couplé (sans médiation, contrairement aux pronoms) à un référent (par ex. *loup*) et ceux qui, tel *venir*, ont un Sé construit à partir d'opérations mentales qui informent les données immédiates de la conscience que sont le temps et l'espace, mais pas de référent associable. (2) Car, pour les seconds, l'analyse guillaumienne classique, en terme de subduction, demeure d'un excellent rendement, justement parce qu'ils sont dotés d'un Sé psychique (ou du moins dont le rapport au monde physique est éminemment abstrait) dont la *psychomécanique* excelle à définir le dynamisme, alors que c'est la résistance des premiers qui fait difficulté (p. 73-74) ; or c'est bizarrement *venir* (p. 80-81) qui sert à sa démonstration, laquelle, du coup, à mes yeux, ne démontre guère la supériorité de son approche ; (3) pour être juste, elle évoque bien

1. Les corrections sur épreuves de l'article d'Annette Vassant ayant malencontreusement passé à la trappe, je signale quelques anomalies gênantes (en gras, ce qu'il faut suppléer) : p. 43, l. 7, lire : ... du terme ; **celle** d'*extension*, chez M. Wilmet, **ne correspond pas** à celle d'*incidence* chez GG ; p. 56, dans le schéma de l'article, inverser le sens de la première flèche ; p. 57, l. 13 : « en 3 et 4 », lire « en 2 et 3 » ; l. 17, « par 3 et 4 », lire « par 1 et 4 » ; p. 63, l. 9, aj. *in fine* : « Voyons quel est le problème posé ici » ; p. 64, n. 31, l. 9, lire : ... nominal. **MW accusait son aîné de « dilapider l'unité des accompagnateurs du nom ».** **Après ces analyses, on peut se demander en quoi consiste cette « unité », quelle est sa consistance. Un autre mauvais procès : dans un texte... ; plusieurs renvois internes sont aussi à corriger :** p. 41, l. 7, « note 3 », lire « note 4 » ; p. 51, l. 3, *supra*, p. 43 ; p. 53, l. 26, « *supra* p. 5 », lire « p. 43 », p. 55, l. 32, « *supra* : 10 », lire « 48 » ; p. 55, l. 44, « *supra* p. 10 », lire « 48 » ; p. 63, l. 16, « *supra* p. 11 », lire « 49 » ; p. 63, l. 23, cf. *supra*, p. 54.

le cas de *loup*, traité par elle ailleurs, mais le Sé proposé ici, sans rappel de justification (*l'élément indésirable introduisant le désordre dans un système*, p. 81), me laisse sceptique – la théorie prévoit certes des résultats parfois « contre-intuitifs » (p. 78) –, et me paraît peu probant pour *loup* 'masque' ou la phraséologie dérivée (*mon petit loup, vieux loup de mer*), dont la lexicographie classique, avec ses banals opérateurs rhétoriques et son attention aux filiations, rend un compte satisfaisant.

Claire Badiou-Monferran (p. 84-97) reprend un problème intrigant de l'histoire du français (j'ajouterais peut-être aussi de l'espagnol), savoir la disparition du coordonnant *ne* et l'émergence, dès le XIII^e siècle, de *ni*. Dans une étude fort bien documentée (je me permets d'associer, aux deux références de la note 3, Stéphane Marcotte, *La Coordination des propositions subordonnées en moyen français*, 1997, p. 141-162), fondée sur un corpus de textes des XVI^e et XVII^e siècles, C. B.-M. montre que l'interprétation, par les médiévistes, de cette concurrence en termes de formant, opérante sur la longue durée, l'est moins pour la dernière phase de cette concurrence (1500-1680), entre autres choses parce que « le signe en *-i* n'est plus incompatible avec les contextes d'atmosphère non pleinement positive » (p. 93). Elle suggère (p. 94) que l'alternance *ne/ni* est alors en partie prosodique (*ni + voyelle / « consonne aspirée »* [je n'identifie pas celle-ci d'après les ex.] pour prévenir l'hiatus, *ne + cons.* [mais *ne* pourrait s'élider devant voyelle]), en partie syntaxique (p. 97), *ne* étant un coord. nég. « faible » (plutôt intrapositionnel) et *ni* un coord. nég. « fort » (plutôt propositionnel).

La contribution suivante, due à Claude Buridant (p. 98-120), intéressera aussi les médiévistes ; elle est consacrée au problème de la substantivation de l'infinitif dans cet état de langue et reprend utilement cette question dans un cadre théorique plus élaboré que celui de ses devanciers, en s'inspirant, bien sûr, du cadre de pensée guillaumien. Je n'évoquerai pas le détail de cette étude, plus analytique que synthétique, riche d'exemples, qui fait le départ entre des infinitifs essentiellement substantivés, qui admettent toutes les déterminations du substantif et qui excluent la réaction verbale, et les infinitifs accidentellement substantivés, qui alternent, « dans la même construction, avec des infinitifs non substantivés » (p. 108). C. B. propose de nombreux critères de repérage, identifie les notions et les situations ayant une affinité avec l'un ou l'autre, ébauche même une interprétation stylistique de certains emplois chez Chrétien de Troyes, qui l'amène à conclure que « l'une des fonctions majeures de l'infinitif substantivé » est « de se constituer comme thème » (p. 116), par anaphore ou cataphore. La conclusion rappelle que l'antéposition, devenue possible en MF, du pronom faible devant l'infinitif (*pour lui veoir* → *pour le veoir*) en pénalise la substantivation qui deviendra désormais marginale en français *standard*. La question toutefois des raisons profondes de ce dernier changement, capital, reste entière.

Il revient à Pierre Cahné (p. 121-126) de clore ce recueil par une contribution originale qui décèle des analogies entre certains concepts guillaumiens et tels outils de la critique littéraire. Ainsi le signifié de puissance est-il comparé à l'étymon spirituel de L. Spitzer, tous deux matrices inépuisables de significations et d'expressions éventuellement disparates et éloignées de cette origine (p. 122-123) ; ainsi encore l'idée guillaumienne qu'une langue résout les problèmes de représentation qui se posent aux sujets parlants à un moment donné de l'Histoire répond-elle, selon P. C., à l'idée qu'« une œuvre est une représentation d'un moment culturel, faite à partir d'un point d'observation antérieur créé par une œuvre antérieure »

(p. 124). On rapprochera les propositions de P. C. des tentatives qui, naguère et dans un autre genre, s'efforcèrent de fonder une stylistique sur la grammaire générative.

Je conclus brièvement en soulignant que ce recueil se recommande à tous par la clarté de ses exposés, l'explicitation de son outillage conceptuel (dans les notes, très informatives, qui en font une bonne initiation pour le néophyte), la rigueur et l'originalité des thèses qui s'y trouvent développées, démontrant qu'en linguistique la recherche fondamentale s'accommode fort bien du respect dû au lecteur de bonne volonté.

Stéphane MARCOTTE
Paris IV

Michel ERMAN, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes & études », 2006, 143 pages.

« Pas de roman sans personnage » : la formule, déclinée tout au long du volume, légitime le projet d'une poétique du personnage qui s'emploie à croiser approches interne et externe, le modèle sémiologique étant sommé de rendre des comptes à une approche anthropologique voire historique. À la réduction du personnage à la seule fonction narrative, l'auteur va substituer la conception d'un simulacre dont l'épaisseur et l'intériorité se révèlent à même de servir les projets romanesques les plus ambitieux, l'œuvre proustienne en particulier, dans laquelle Michel Erman, par ailleurs auteur d'un *Dictionnaire des personnages de La Recherche du temps perdu*, puise nombre de ses exemples.

Dans un premier temps, l'auteur circonscrit la notion même de personnage, remontant aux *agissants* qu'Aristote avait disposés au chevet de la mimésis, pour parcourir le *romanz* arthurien et ses types, avant de parvenir à l'idée moderne de personnage, fille du XVIII^e siècle. Un « effet de présence » définit le mode d'être du personnage au texte. La deuxième partie propose une typologie des dénominations : la catégorie du *nom* combine les fonctions de description et de définition, et se décline en caractérisations motivées, noms tronqués, initiales, surnoms et pseudonymes. Le portrait, objet d'un troisième mouvement, contribue également à l'individuation du personnage. Le chapitre suivant permet à Michel Erman de se frayer une voie originale entre le modèle sémiotique de Propp et Greimas et l'approche pragmatique d'un Eco notamment. Une relecture du système barthésien des fonctions distributionnelles et intégratives l'incite à lui adjoindre les catégories anthropologiques (individu/personne/moi) pour élaborer un « modèle sémio-anthropologique ». Le dernier chapitre, intitulé « Les types de personnages », brosse bien sûr la typologie attendue (le héros, personnages principaux et secondaires, collectifs, référentiels) mais adapte également le couple notionnel *mêmeté/ipséité* défini par Ricœur à la question du personnage romanesque, dès lors appréhendé en termes d'« identité permanente » (dénomination, tempérament) et d'« identité narrative », soumise elle à évolution dans la durée du récit.

Un recueil de courts textes théoriques, un index des auteurs, un autre des romans cités ainsi qu'une bibliographie détaillée viennent compléter le volume.

Gilles BONNET
Université Jean Moulin-Lyon III